

Contrepoint



Contrepoint Contrepoint Contrepoint

Contrepoint • No.3 • 2020

Revue européenne
des traducteurs
littéraires du CEATL

Sommaire

Le mot de la rédaction	3
« Ce système doit changer » Valeria Pulignano sur la situation précaire des traducteurs Hanneke van der Heijden	5
Formation à la traduction littéraire : Ce qui est et ce qui pourrait être Teodora Tzankova	9
Ma patrie, c'est la traduction Une histoire d'amour Malika Embarek Lopez	11
PÉRÉGRINATIONS De l'Albanie à la Bulgarie : Six questions à Milena Selimi	15

Covid : les traducteurs au fond du trou	18
<i>Eva Valvo</i>	
NOUVELLES D'EUROPE : SERBIE	21
La protection des droits des traducteurs	
<i>Vladimir D. Janković</i>	
MON DICTIONNAIRE ET MOI	23
Le dictionnaire qui donne et qui reçoit	
<i>Tuncay Birkan</i>	
La clic-liste du CEATL	27
Liens vers le monde de la traduction	

Le mot de la rédaction

C'est peu dire que les choses ont changé depuis la dernière publication de notre magazine en décembre 2019, au vu du cataclysme qui s'est abattu sur le monde et de son impact sur nos vies.

Vous le savez peut-être, l'une des innombrables conséquences de cette pandémie irréaliste est l'annulation de l'AG physique du CEATL qui devait avoir lieu en mai à Bruxelles. C'est une grande déception pour nous tous délégués, car cette réunion annuelle nous permet de rester en lien avec nos collègues, de nous tenir au courant des événements prévus par les diverses associations de nos pays membres et de préparer l'avenir, mot aujourd'hui chargé de tant d'incertitudes.

Nous espérons que *Contrepoint* pourra au moins poursuivre l'œuvre d'information du CEATL à destination de ses membres, mais aussi du monde de la traduction littéraire en général, vous apportant nouvelles et points de vue et ainsi, une forme de réconfort.

Ce numéro comporte nos rubriques habituelles, dont *Pérégrinations*, qui nous

emmène cette fois dans les Balkans, pour un échange entre l'Albanie et la Bulgarie. Pour *Nouvelles d'Europe*, nous restons dans la même région, en compagnie de l'un des membres les plus récents du CEATL, l'ATLS de Serbie, qui nous parle de sa bataille en faveur de la protection des droits des traducteurs.

Du côté du CEATL lui-même et de son fonctionnement, nous nous pencherons sur les avancées, ces dernières années, du groupe de travail sur la formation et l'éducation. Nous remercions nos collègues pour leur contribution à *Contrepoint* et espérons que leurs travaux porteront leurs fruits.

Dans notre nouvelle rubrique *Mon dictionnaire et moi*, Tuncay Birkan éclaire les lecteurs sur la complexité politique de la traduction en turc.

Nous tenons tout particulièrement à exprimer notre solidarité avec nos collègues italiens et espagnols qui ont tant souffert ces derniers temps. Eva Valvo, déléguée du CEATL, a écrit un texte poignant sur la difficile réalité de la vie de traducteur en Italie ces dernières semaines, ces derniers mois.

Les réalités et difficultés du travail de traducteur indépendant sont justement au centre de l'interview de Valeria Pulignano, dans laquelle elle détaille ses recherches sur la précarité de notre profession. Les premiers résultats montrent que le combat constant du CEATL pour des conditions de travail décentes est plus que jamais nécessaire aujourd'hui, en ces temps de perpétuelle mutation du marché du travail.

Le texte de Malika Embarek Lopez évoque la fascinante histoire d'amour des cultures métisses, des langues orales et écrites, et le rôle des traducteurs dans tout cela.

Les traducteurs connaissent toute la richesse des mots et des expressions qui permettent de décrire des issues heureuses dans nos différentes langues et cultures. Pour cette occasion, et pour conclure sur une note vaguement positive, nous avons eu envie de citer Julienne de Norwich, qui a vécu et survécu à la Peste noire, mais aussi à un certain nombre de guerres au XIV^e siècle, puis a passé la majeure partie de sa vie en isolement volontaire, en tant qu'anachorète. Révélation de l'amour divin est le plus ancien livre en langue anglaise écrit par une femme à être parvenu jusqu'à nous et, malgré toutes les épreuves endurées par son autrice, elle pouvait encore dire : « Tout finira bien, toutes choses, quelles qu'elles soient, finiront bien. »

*Hanneke van der Heijden,
Anne Larchet and Juliane Wammen*

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère



Hanneke van der Heijden est traductrice **littéraire** et interprète de turc en néerlandais, et autrice d'un **blog** sur la littérature turque.

Photo: Archives privées



Anne Larchet est interprète indépendante et traductrice d'espagnol en anglais.

Photo: Martin de Haan



Juliane Wammen traductrice littéraire d'anglais, de suédois et de norvégien en danois, a été couronnée par un important prix de traduction au Danemark.

Photo: Tim Flohr Sørensen

« Ce système doit changer »

Valeria Pulignano sur la situation précaire des traducteurs

Hanneke van der Heijden

« Le coronavirus n'a pas seulement attaqué des individus vulnérables – il a aussi mis en évidence que l'atrophie des liens sociaux en Europe fait émerger un précaire en augmentation », écrit Valeria Pulignano, professeure de sociologie à l'université de Louvain (Belgique), dans un [article](#) récent. Or les traducteurs en font partie. Contrepoint s'est entretenu avec Pulignano de ses recherches sur les conditions de travail des traducteurs et d'autres précaires ainsi que des effets de la crise du coronavirus.

Nous sommes fin mars, l'interview se déroule finalement sur Skype, les trains pour Louvain ayant été annulés en raison des mesures de confinement. Celles-ci ont également affecté l'étude internationale lancée par Pulignano et une équipe de chercheurs en octobre 2019. La collecte de données, programmée pour avril 2020, se fait pour l'instant en partie par des entretiens en ligne. En attendant, le thème de ses recherches a acquis une visibilité inédite. « Paradoxalement, le coronavirus met en lumière dans toute son étendue la précarité des traducteurs et de ceux qui travaillent dans des conditions similaires, fait

observer Pulignano. La crise du Covid-19 amplifie les distorsions infligées au système socioéconomique par l'idéologie néolibérale. La question est de savoir ce qui en résultera pour les gens. »

Le projet de recherche [ResPecTMe](#), mené dans huit pays européens, s'intéressera aux conditions de vie et de travail des personnes engagées dans des « formes atypiques d'emploi » : en d'autres termes, ceux qui ne bénéficient pas du « bon vieux CDI à temps plein ». Les traducteurs littéraires et techniques ont été inclus dans l'étude. Ils partagent les conditions de vie et de travail d'un grand nombre de gens exerçant dans des domaines aussi divers que les arts et la culture, le secteur de la santé et l'économie des petits boulots – des journalistes et des danseurs jusqu'aux infirmières en passant par les employés freelance d'Upwork et les livreurs de Deliveroo. Le nombre de travailleurs sans contrat ou disposant d'un contrat atypique s'est accru de façon exponentielle, surtout après la crise de 2008, quand on s'est mis à encourager la « flexibilité » et l'emploi indépendant. Ainsi, cette catégorie, qui a longtemps concerné essentiellement

des professions haut de gamme comme le barreau, la médecine libérale et l'architecture, s'est élargie et diversifiée au cours des dernières années tandis que la situation socioéconomique de ses acteurs se précarisait.

« La concurrence est élevée, on se bouffe les uns les autres »

Faux indépendants

Officiellement, les traducteurs ont toujours été assimilés aux indépendants. C'est précisément ce statut qui les empêche d'obtenir une convention collective. Or Pulignano juge cette classification erronée, a fortiori à l'heure actuelle : « Les traducteurs travaillent à la commande. C'est du faux emploi indépendant, puisque leurs revenus sont fondés sur une relation client/fournisseur, c'est-à-dire sur une subordination qui nécessiterait en fait un emploi en bonne et due forme. »

Deux facteurs supplémentaires viennent aggraver leur précarité : l'imprévisibilité des commandes et le travail non payé. L'étude de Pulignano souhaite, entre autres, se pencher sur les relations entre précarité et imprévisibilité du travail, et mettre au jour le volume croissant d'activités non rémunérées qui sous-tendent le travail payé. Dans le secteur de la traduction littéraire, cela inclut la rédaction de fiches de lecture, la correction de textes pour les quatrièmes de couverture ou les catalogues, la participation aux actions de promotion

de l'ouvrage après sa publication, etc. Et quand la rémunération du traducteur est trop faible pour lui permettre de gagner sa vie, ce qui est fréquent, on peut aller jusqu'à considérer qu'une partie de son travail n'est pas rémunérée.

« Dans les industries créatives, les gens sont souvent prêts à effectuer du travail non payé ou sous-payé par engagement et par amour de leur métier. Et du fait de la socialisation, on juge parfois normal de ne pas être rémunéré pour certains types de tâches. Cependant la plupart des gens sont dépendants d'un système de commande. En accomplissant des travaux gratuitement, ils espèrent acquérir ce que Bourdieu appelait le « capital social », à savoir un réseau social susceptible de les aider à trouver d'autres commandes.

Le fait que les traducteurs ne soient payés qu'à la remise de leur travail rend leur situation économique encore plus tendue. Les longs mois qui précèdent l'octroi de la rémunération ainsi que le caractère souvent modeste de celle-ci contraignent de nombreux traducteurs à prendre un boulot à côté pour pouvoir survivre. La traduction technique pour les plateformes en ligne pourrait offrir une possibilité de revenus complémentaires. « Cependant c'est un domaine hautement libéralisé et dérégulé. Il n'y a pas de prix fixes. En même temps, il n'existe pas de normes minimales et le degré de compétence requis est très bas (dans la plupart des domaines, il n'y a pas de certification). Dès lors, chacun ou presque peut se jeter dans la mêlée pour essayer de décrocher une traduction. Les entreprises ne paient pas de charges et trouveront toujours des gens qui accepteront de travailler pour moins cher. La concurrence est élevée, on se bouffe les uns les autres. »

Marché et impact psychologique

Entre-temps, le secteur traditionnel de la traduction d'édition a lui aussi changé, et ce de manière radicale. Pulignano montre que l'intensification de la concurrence et la déréglementation croissante du marché ont créé une situation d'incertitude et fait perdre leur pouvoir de négociation aux traducteurs. Dans certains pays comme la Suède, les conséquences de ces phénomènes sont aggravées par la suppression du prix fixe du livre, ce qui déséquilibre complètement les rapports de force sur le marché du livre. Quelques gros acteurs, comme les grands groupes d'édition, occupent une place prépondérante et jouissent d'un pouvoir considérable, tandis que les traducteurs se retrouvent quasiment privés de toute influence. Ils n'ont ni convention collective, ni garanties de travail ni protection (sociale), à savoir une allocation chômage adaptée et des congés maladie. En résumé, ils n'ont aucun des droits ou des garanties dont disposent généralement les salariés.

À cet égard, le rôle de l'Union européenne est problématique. « Le droit de la concurrence de l'Union européenne, traditionnellement attaché à protéger la concurrence sur les marchés de produits, n'est pas adapté au marché actuel. Un individu travaillant en freelance est considéré comme une entreprise, une entité économique autonome qui propose des services et en supporte le risque financier sans toutefois que ses conditions de travail soient prises en compte. Si l'on n'adapte pas la législation européenne de manière à protéger les traducteurs et tous ceux qui sont rangés à tort dans la catégorie des indépendants, le déséquilibre actuel des rapports de pouvoir s'en

trouvera consolidé, voire renforcé, et la précarité des travailleurs s'accroîtra. »

« L'incertitude économique va de pair avec l'incertitude sociale »

Quand on parle des effets de la précarité des conditions de travail, ce sont souvent les aspects économiques qui sont mis en avant. Or les conséquences sont bien plus envahissantes : l'instabilité qui résulte de la précarité affecte l'existence tout entière. « Peut-on envisager d'avoir des enfants, par exemple, ou de contracter un emprunt quand les revenus peuvent chuter à tout moment et qu'on ne sait pas si on aura du travail ? Qu'est-ce que ça signifie en termes de respect quand on doit effectuer des tâches non payées ? »

Pour avoir un aperçu complet de ce que signifie exactement la précarité, Pulignano et son équipe ne partiront pas d'une définition toute faite, mais demanderont aux personnes interrogées de leur faire part de leur expérience en ce domaine. En utilisant la technique de l'entretien narratif, les chercheurs examineront la façon dont la précarité des conditions de travail façonne la vie des gens et leur parcours professionnel.

Vers une société réellement viable

La précarité affecte non seulement l'existence des individus, mais aussi l'économie et la société dans son ensemble. « Dans notre société où les choses se mesurent à leur valeur



Valeria Pulignano est professeure de sociologie à l'université catholique de Louvain (Belgique). Elle a publié de nombreux travaux sur les relations industrielles dans les différents pays européens, les marchés du travail et les inégalités, les conditions de travail, la qualité de l'emploi et la voix des travailleurs. Elle est la rédactrice en chef du journal *Work, Employment and Organization – Frontiers of Sociology* et préside le RN17, un réseau de recherche sur « le travail, l'emploi et les relations industrielles » qui fait partie de l'Association européenne de sociologie. Elle a reçu une bourse « Advanced » du récent programme ERC pour son projet ResPecTMe.

Valeria Pulignano

Photo: Archives privées

économique, absence de rémunération égale absence de valeur. Par définition, le travail non payé (et cela inclut le travail sous-payé) fait partie de l'économie informelle. Autrement dit, il n'est pas visible, il ne jouit d'aucun respect et il est absent des indices tels que le PIB, indicateur de croissance économique. Officiellement, le travail non rémunéré n'existe pas. »

L'impact économique et sociétal de cet état de fait est devenu encore plus problématique avec l'augmentation vertigineuse du nombre de faux indépendants et autres personnes travaillant dans des formes atypiques d'emploi. « Une crise comme celle du Covid-19 montre que le système n'est pas viable. Il y a une chose à ne pas oublier : l'incertitude économique va de pair avec l'incertitude sociale. Protéger la santé et les droits sociaux des travailleurs en tant qu'individus et citoyens ne peut être considéré comme allant à l'encontre de la croissance économique. C'est un argument politique majeur à l'échelon local, national et européen : en protégeant les travailleurs, on protège

les entreprises. » Des relations de pouvoir plus équilibrées sur le marché produiront plus de justice et assureront un accès plus équitable aux ressources socioéconomiques. Cela n'aidera pas seulement les traducteurs et les autres précaires. Des petites et moyennes entreprises telles que certaines maisons d'édition en profiteront aussi.

Ainsi, la crise du Covid-19 pourrait offrir la possibilité de changer le système. « En tant que sociologue, je veux redonner quelque chose à la société », déclare Pulignano. Plus concrètement, les résultats de son étude seront utilisés dans le cadre d'ateliers de sensibilisation organisés dans toute l'Europe. Mais Valeria Pulignano voit plus grand. « La crise actuelle montre très clairement que notre système n'est pas viable. Il faudrait repenser le concept de travail, la façon dont nous vivons et travaillons, et débattre de la manière d'organiser la société dans son ensemble afin qu'elle soit viable. Ce système doit changer. »

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

Formation à la traduction littéraire :

Ce qui est et ce qui pourrait être

Teodora Tzankova

Le CEATL a constitué son [groupe de travail Formation et éducation](#) en 2009 afin d'attirer l'attention sur la formation des traducteurs littéraires en Europe. Le groupe se compose de sept membres, pour la plupart récemment intégrés : Dalma Galambos ([Hongrie](#)), Teresa Pradera ([Pays basque](#)), Silvana Roglic (seconde déléguée pour la [Croatie](#)), Brigitte Saramago ([Portugal](#)), Vesna Stamenković ([Serbie](#)), Françoise Wuilmart ([membre d'honneur, Belgique](#)) et moi-même, coordinatrice du groupe depuis 2018. Lara Hölbling Matković (Croatie) assure le lien avec le comité exécutif. Nous organisons notre travail par courriel ou par Skype et nous nous réunissons de visu, si possible, deux fois par an.

Lors de la création du groupe de travail, tous ses membres enseignaient la traduction littéraire au niveau universitaire, de pair avec leur activité de traducteurs littéraires. Si quelques changements sont survenus depuis dix ans, je pense que l'association des deux exercices demeure cependant au cœur de notre communauté d'idées. Nous croyons tous en l'importance

d'enseigner la traduction littéraire, en particulier en cette époque où, au nom d'une rapidité exigée par le marché, on néglige souvent la qualité. Nous sommes également convaincus de la fécondité des échanges entre mondes universitaire et non universitaire, ainsi que de l'interdépendance entre théorie et pratique. Qu'un traducteur ou une traductrice littéraire se passionne ou non pour la théorie, il ou elle doit de toute façon être conscient des raisons et des conséquences de ses choix.

Face au panorama hétérogène de la formation à la traduction littéraire en Europe de 2009 à 2016, le groupe de travail s'est consacré à deux projets : 1) un [Rapport sur la formation à la traduction littéraire](#) dans les pays représentés au CEATL (travail coordonné par Katarína Bednárová, [République slovaque](#), et Françoise Wuilmart, Belgique). Ce document, qui porte sur les pratiques universitaires et non universitaires, analyse les avantages et inconvénients de la situation autour de 2014. Il se conclut par une [liste de recommandations générales](#). 2) PETRA-E, projet collectif européen



Teodora Tzankova est traductrice littéraire, de l'espagnol au bulgare. Membre du comité directeur de l'Union des traducteurs bulgares, elle représente celle-ci auprès du CEATL. Docteure en littérature occidentale, elle enseigne la littérature et la traduction à l'université de Sofia.

Teodora Tzankova
Photo: Iva Manova

(pour lequel Françoise Wuilmart et moi-même représentons le groupe de travail) qui a abouti à un **Cadre de référence pour l'enseignement et la formation destinés au traducteur littéraire**, comprenant un modèle de compétences et une ligne directrice pédagogique. Le réseau PETRA-E (dont le CEATL est membre) vise désormais à promouvoir ce cadre et à le mettre en application.

De 2017 à 2019 le groupe de travail, coordonné par Kateřina Klabanová (**République tchèque**), a travaillé à un nouveau projet, plus pratique. Intitulé *Small is Great*, il s'axait sur la formation des traducteurs de langues de petite diffusion. Son principal objectif consistait à élaborer un modèle efficace (inspiré du cadre de référence PETRA-E) favorisant les compétences promotionnelles des traducteurs littéraires, leur mobilité, leurs échanges en réseau et la circulation des littératures de petite diffusion. Le projet s'est, hélas, avéré trop ambitieux pour nos capacités. On peut considérer l'inaboutissement de *Small is Great* comme un échec mais aussi, je l'espère, comme une leçon : une excellente idée

ne se traduit pas forcément en projet gérable. L'enthousiasme, l'énergie et la bonne volonté de collègues partout en Europe ne suffisent pas toujours à transformer l'essai.

Désormais, le groupe recherche de nouvelles idées, de nouvelles entreprises dans lesquelles se lancer, peut-être sur le thème de la mobilité. Nous regardons l'avenir avec optimisme, en poursuivant toujours un même but : faire progresser l'enseignement et la formation destinés aux traducteurs littéraires d'Europe.

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*

Ma patrie, c'est la traduction

une histoire d'amour

Malika Embarek Lopez

Dans un premier temps, j'aimerais expliquer pourquoi j'ai choisi ce titre pour mon article. Qu'est-ce que je veux dire par « traduction » ? « Patrie » ? « Histoire d'amour » ?

Bien que je traduise aussi des contrats, des actes de naissance, des testaments et des textes commerciaux, quand je parle de traduction, je pense toujours « traduction littéraire ».

Par « patrie », je n'entends pas celle qui figure dans la devise *Todo por la patria* (« Tout pour la patrie ») affichée au-dessus de l'entrée des casernes espagnoles. Je ne pense pas non plus à l'inscription *Allah, al-watan, al-malik* (« Dieu, patrie, roi ») écrite en lettres gigantesques sur une colline qu'on distingue parfois de loin sur une route, au Maroc.

La patrie à laquelle je fais référence résonne, de manières diverses, avec celle de nombreux écrivains – Juan Goytisolo et Juan Gelman, « Ma patrie, c'est la langue » ; Thomas Mann, « Ma patrie, c'est la langue allemande » ; Fernando Pessoa, « Ma patrie, c'est la langue

portugaise » ; Albert Camus, « Ma patrie, c'est la langue française » ; et Jorge Semprun, « Le langage est ma patrie ».

Tous ces écrivains ont, d'une manière ou d'une autre, été affectés par leur expérience de personnes déplacées, que ce soit dans leur propre pays ou dans un autre, ainsi qu'Edward Said l'écrit si justement dans *Réflexions sur l'exil* :

« La plupart des gens ont conscience d'une culture, d'un environnement, d'un pays ; les exilés en connaissent au moins deux, et cette pluralité les rend conscients qu'il existe des dimensions simultanées. Une telle conscience est – pour employer une expression musicale – contrapuntique. Pour un exilé, les habitudes propres à la vie, l'expression et l'activité dans un nouvel environnement s'affrontent inévitablement au souvenir de ces mêmes éléments dans un autre environnement. » [trad. Charlotte Woillez, Actes Sud, 2008]

Un lieu de liberté

Voilà donc le terrain de la traduction. Fille d'une Espagnole catholique et d'un Marocain musulman, j'ai

évolué depuis mon plus jeune âge entre deux langues (et parfois plus), deux cultures, deux religions. Ce va-et-vient, qui m'a amenée tout naturellement à ma profession, m'a inculqué le respect de l'autre, de la différence. C'est précisément en cela que réside la tâche de la traduction – ce territoire accueillant, libre, où les seules frontières sont le respect pour le lecteur et pour les mots, la culture et le langage de l'auteur qui nourrissent mon travail de traductrice.

Ma patrie pourrait être décrite comme le fait Carlos Fuentes lorsqu'il parle du roman dans *Geografia de la novela* : « Le terrain d'entente de l'imagination et du mot, où ceux qui ont été niés peuvent se rassembler et raconter les

histoires interdites par les négateurs. » En tant que telle, un lieu de liberté. Ma patrie est un territoire où, par mes efforts (fondés sur ceux de l'auteur), je peux mettre en œuvre cette idée de Michael Ignatieff d'amener un Noir à lire un Blanc, une femme, un homme, un enfant, un adulte, un croyant, un athée, un hétérosexuel, un homosexuel. Et ma plus grande satisfaction, c'est que le lecteur de ma traduction puisse être touché de la même manière que celui de l'original.

Cette universalité de la traduction accomplie sans oblitérer l'identité du texte original entretient également des liens – du moins, j'aime à le croire – avec l'universalité du soufisme, qui se manifeste dans la reconnaissance de l'autre. Lorsque, comme c'est mon cas, on se trouve avec des textes d'écrivains musulmans du Maghreb, on a besoin de cet universalisme comme antidote à des idéologies qui pratiquent l'exclusion et méprisent l'autre par ignorance et fanatisme.

Des écrivains qui utilisent les outils du traducteur

Et à présent, le troisième élément de mon titre : une histoire d'amour. J'entends par là l'amour passionné que j'éprouve pour la langue de ma mère, l'espagnol, et pour celle de mon père, l'arabe marocain, ou *darija*, qui ne possède pas de forme écrite. La *darija* se trouve dans cette situation linguistique singulière qu'on appelle diglossie, présente dans d'autres pays arabophones où une langue exclusivement employée à l'écrit, l'arabe classique, coexiste avec des langues maternelles qui n'ont qu'une existence orale. Dans de multiples cas, cela a conduit des écrivains



Main d'alazora décorée au henné
Photo: Salima Abdelwahab



Almacabra au Maroc avec la côte espagnole en arrière-plan

Photo: Yasmina Embarek Lopez

maghrébins à écrire en français, la langue de l'ancien colonisateur. Je traduis leur littérature en espagnol depuis le milieu des années 1980.

De nombreux écrivains maghrébins francophones ont du mal à s'accommoder du corset de l'arabe classique, qui ne dispose pas d'un registre oral puisqu'on ne le parle dans aucun pays arabe. Dans les moments où le narrateur, notamment dans le roman, a besoin d'affirmer son identité par des références culturelles arabes et islamiques, le français se révèle insuffisant. Les écrivains ont alors recours aux outils du traducteur : équivalences, modifications, adaptation, translittération, usage de l'italique ou du gras, notes de bas de page ou glossaires. En pareil cas, l'écrivain traduit. Ces textes hybrides exigent du traducteur qu'il invente des stratégies.

Le traducteur travaillant vers l'espagnol a, pour sa part, l'avantage de pouvoir puiser dans plus de deux mille mots d'origine arabe, dont la plupart sont

désormais archaïques puisque ceux qui les utilisaient ont été expulsés de la péninsule Ibérique au début du XVI^e siècle. Depuis, il n'y a plus, en Espagne, d'*almacabras* (« cimetières

« Les écrivains ont alors recours aux outils du traducteur »

») où l'on inhume les musulmans. On ne célèbre plus de mariages où les *alarozas* (« jeunes mariées ») appliquent de l'*alheña* (« henné ») sur leurs mains. Et il n'y a plus d'*adules*, les notaires qui enregistraient l'*acidaque* (« dot »), les treize pièces données par le marié à celle qu'il prenait pour épouse. Les femmes ne revêtent plus de *jaiques* (« longue tunique »), on n'entonne plus les cinq *azalá* (« prières ») quotidiennes et la



Malika Embarek Lopez traduit du français et de l'arabe vers l'espagnol. Elle a été élevée et formée sur les rives européenne et nord-africaine de la Méditerranée. Elle a traduit plus de soixante-dix livres. Parmi les plus récents, des œuvres de Leïla Slimani, de Tahar Ben Jelloun, de Mohamed Choukri et de Meryem Alaoui. Elle a reçu le Prix international de traduction Gerardo de Cremona en 2015 et le Prix national espagnol pour son œuvre de traductrice en 2017.

Malika Embarek Lopez
Photo: Archives privées

profession d'*alfajeme* (« barbier »), celui qui circoncisait les garçons, a disparu.

Sauver les arabismes

Cependant, sur l'autre rive de la Méditerranée, où les expulsés d'Al-Andalus se sont installés il y a longtemps, tous ces termes sont encore en usage aujourd'hui dans la langue maternelle vernaculaire de l'écrivain francophone. Ils correspondent presque exactement à ce dont l'auteur ne dispose pas en français : *le cimetière musulman* (« *almacabra* »), *la jeune mariée* (« *aleroza* »), *le sdaq* (« *acidaque* »), *le haïk* (« *jaique* »), *la prière* (« *azalá* »), *le coiffeur-exécutant* (« *alfajeme* »), etc.

Dès lors, quand on traduit vers l'espagnol, il s'agit vraiment de sauver ces arabismes et de leur donner un second souffle dans les textes littéraires contemporains des auteurs maghrébins écrivant en français. La stratégie consiste à offrir l'hospitalité à l'auteur, à faire qu'il se sente chez lui dans le texte traduit, de manière à ce que les voix arabes soient intégrées et puissent être, à nouveau, entendues. Le lecteur hispanophone percevra cette

« Dès lors, quand on traduit vers l'espagnol, il s'agit vraiment de sauver ces arabismes »

étrangeté, de même que son authenticité et sa légitimité, parce que cela fait partie de son héritage linguistique. C'est dans ce territoire de la traduction de textes *mestizo* (comme moi) que j'ai pu étreindre mes deux langues avec amour et j'éprouve une grande reconnaissance à l'égard des écrivains que j'ai traduits, Edmond Amran El Maleh, Tahar Ben Jelloun, Abdelwahab Meddeb et Leïla Slimani, qui m'ont beaucoup appris sur moi-même.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

PÉRÉGRINATIONS

De l'Albanie à la Bulgarie :

Six questions à Milena Selimi

Où avez-vous effectué votre résidence et pendant combien de temps ?

En juillet 2019, on m'a proposé une résidence de traduction à la [Maison de la littérature et de la traduction de Sofia](#), en Bulgarie. Financée par [Traduki](#), cette résidence a duré un mois. J'ai eu le grand plaisir de travailler et d'être hébergée dans la demeure qu'occupait autrefois le peintre bulgare Nenko Balkanski. Un lieu artistique comme celui-ci offrait à ma propre expression un cadre idéal, où donner le meilleur de moi-même.

Sur quoi avez-vous travaillé ?

Cette résidence m'a permis de traduire un livre du célèbre écrivain Guéorgui Gospodinov, *Physique de la mélancolie*, du bulgare à l'albanais. Avec à la clé une publication dans cette langue grâce à une subvention d'Europe créative. *Fizika e Trishtimit* a paru en Albanie en novembre 2019, chez ALBAS.

En quoi votre projet de traduction a-t-il bénéficié de cette résidence ?

La littérature est un pont, elle crée du lien. C'est le seul espace où des personnes de cultures et de nationalités différentes sont reliées entre elles par une narration

et par ce qui fait l'essence de l'humanité. La littérature est un souffle de liberté en chacun de nous, quelles que soient nos origines. À la maison des traducteurs, j'étais comme chez moi. En tant que traductrice, j'ai eu le sentiment de contribuer à cette transmission.

Quelle a été la plus grande difficulté soulevée par ce projet ?

Le plus difficile a clairement été de préserver la structure des phrases de l'auteur. L'albanais (*shqip*) est une langue indo-européenne qui n'est proche d'aucune autre. Si l'ordre des mots y est plutôt libre, la phrase suit en général le modèle sujet-verbe-objet. Le style de Guéorgui Gospodinov, quant à lui, ne respecte pas vraiment les règles de la grammaire bulgare.

Pendant votre séjour, avez-vous été en contact avec d'autres auteurs/artistes ?

Oui, et ces rencontres ont sans aucun doute été les moments les plus marquants de ma résidence. Mes échanges les plus riches ont eu lieu avec Gospodinov lui-même. Nous avons discuté d'expressions employées dans le livre, de l'illustration de couverture,



La Maison des traducteurs de Sofia
Photo: Milena Selimi

etc. Moi qui apprécie énormément de tels contacts avec les auteurs, j'ai eu beaucoup de chance à Sofia. J'y ai aussi rencontré de visu Rusana Bejleri, professeure d'albanais au sein du département d'études balkaniques de l'université de Sofia Saint-Clément d'Ohrid. À cette occasion, nous avons discuté à bâtons rompus avec des étudiants bulgares intéressés par la langue et par la culture albanaises. Enfin, j'ai rencontré le dramaturge Elin Rahnev. C'était un moment spécial pour moi qui ai traduit sa pièce *Haricot*, dont la première aura lieu en fin d'année en Albanie, j'espère en sa présence. À Sofia, j'ai aussi retrouvé deux collègues que je connais de longue date, Rusanka Lyapova et Zhela Georgieva, traductrices renommées de langues balkaniques.

En quoi la situation des traducteurs et traductrices littéraires en Albanie diffère-t-elle de celle de vos collègues en Bulgarie ?

Être traducteur ou traductrice en Albanie – et il en va de même en Bulgarie – c'est lutter sans cesse pour sa survie. Aucun de ces deux pays n'investit suffisamment en faveur de la traduction ou des traducteurs, et c'est surtout le cas pour les langues minoritaires. Le public s'intéresse peu aux auteurs des Balkans, le marché de l'édition littéraire réservant la part belle aux auteurs anglais, français ou allemands. La survie des langues balkaniques dépend de plateformes européennes telles qu'**Europe créative**, de réseaux comme Traduki ou des bourses de traduction offertes par nos ministères de la Culture.



Milena Selimi est forte d'une longue carrière de journaliste, rédactrice en chef et femme de lettres. Elle a aussi exercé les fonctions de coordinatrice et de modératrice au sein d'organisations nationales et internationales. Diplômée de l'université de Tirana en langue et littérature albanaises, elle parle en outre couramment le bulgare, l'italien, le macédonien et le serbe. Elle a traduit des romans de Nikola Madžirov, Alek Popov, Guéorgui Gospodinov, Milen Ruskov, entre autres nombreux écrivains. Elle dirige actuellement le Centre pour l'ouverture et le dialogue au sein du cabinet du Premier ministre à Tirana, Albanie.

Milena Selimi
Photo: Katya Barulova

Traductrice pour Traduki depuis 2009, je ne saurais assez affirmer que ce réseau est et sera toujours notre principale voie d'accès à l'Union européenne. Il constitue un modèle parfait pour les États membres, et en particulier ceux chargés de politiques différentes comme l'Allemagne, car il offre un terrain commun et un équilibre idéal pour une collaboration avec des candidats potentiels à l'intégration, comme l'Albanie, la Macédoine du Nord, le Monténégro, la Bosnie ou la Serbie. La culture jette des ponts comme la politique ne pourra jamais aspirer à le faire. Les Européens de l'Ouest comme ceux des Balkans occidentaux le savent très bien. Je me demande si les gouvernements le savent aussi. L'heure de la culture est venue. On attribue à Jean Monnet, l'un des pères fondateurs de l'Union européenne, les mots suivants : « Si c'était à refaire, il faudrait commencer par la culture. »

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*

« **La survie
des langues
balkaniques
dépend de
plateformes
européennes** »

Covid : les traducteurs au fond du trou

Eva Valvo

Lors des premiers jours de confinement en Italie, la « sphère des traducteurs » dans les médias sociaux a vu se multiplier memes et commentaires humoristiques sur le fait que rien n'avait vraiment changé dans leur existence ordinairement recluse. Or cette idée a fait long feu.

À l'heure où j'écris cet article, début avril, les écoles sont fermées depuis six semaines et les mesures de confinement prises par le gouvernement se sont progressivement durcies jusqu'à devenir parmi les plus strictes d'Europe. L'impact économique sera lourd tant que le Covid-19 réclamera son lot quotidien de victimes. Le niveau de stress a commencé à monter chez les traducteurs, qui se plaignaient d'être incapables de lire, de traduire ou même de se concentrer. Quand j'ai demandé au sein de mon association qu'on me donne de la matière pour cet article, j'ai été surprise du nombre de messages que j'ai reçus de collègues qui partageaient leurs réflexions et leurs émotions. J'en cite certains de façon anonyme et je remercie tous les contributeurs pour leur éclairage.

Traductrices et mères

Les mères passent l'essentiel de leurs journées à s'occuper des enfants et à leur faire la classe. Comme l'écrit une collègue : « J'ai trois enfants et je suis sans arrêt interrompue. Ils ont tout le temps besoin qu'on les aide avec leurs cours en ligne, l'impression des documents, les scans, l'envoi des devoirs... Les profs font un boulot génial, mais tout ça finit par me rendre dingue. » Une autre mère : « En apparence, mon travail n'a pas changé, je suis comme toujours chez moi, à mon bureau, mais autour de moi, plus rien n'est pareil. Vous croyez vraiment qu'on peut à la fois travailler à domicile et s'occuper de ses enfants ? » Et aussi : « Au début, je croyais que c'était parce que j'avais un million de choses à faire avec mon mari et trois enfants à la maison toute la journée. Mais maintenant, je pense que ce n'est pas seulement ça. Je suis en train de traduire un livre pour la jeunesse qui demande de la créativité et de l'humour, mais je n'arrive pas à écrire. C'est comme si l'histoire n'avait plus de sens comparé aux événements actuels. »

Une inquiétude énorme sur l'avenir, tant de l'industrie éditoriale que du monde dans son ensemble, est en train de miner notre créativité. Quelqu'un m'a dit : « Mon cerveau ne fonctionne pas, je n'arrive même pas à écrire un mail ou un message en ligne sans faire de fautes. » Et une autre : « J'ai vu sur Facebook une photo de médecins chinois venus en Italie pour nous aider et j'ai eu l'impression de prendre une claque. Il y a des gens qui se rendent utiles, là-dehors, mais moi, qu'est-ce que je fais ? »

Ce sentiment d'inanité n'est pas rare. « Je me suis toujours identifiée aux personnages des romans que je traduis, je partage leurs espoirs et leurs soucis. Mais là, une voix intérieure me dit que c'est du pipeau. Je traduis plus lentement et moins bien. J'espère tout de même retrouver ce sentiment que la fiction est quelque chose de vrai, parce que je sais que la littérature, c'est la vie. »

Lecture compulsive de l'actualité

Cet isolement a quelque chose de paradoxal, car nous n'avons probablement jamais été autant connectés. Une incroyable masse d'informations sur le virus – explications scientifiques, statistiques ou *fake news* – déferle dans nos cerveaux et pompe notre énergie, sans parler de toutes les suggestions bien intentionnées sur la façon d'aménager sa quarantaine. « Je suis distraite par ma lecture compulsive de l'actualité, mais aussi par tous les appels téléphoniques et vidéo avec la famille et les amis », écrit une traductrice. Et une autre : « Il y a un million d'initiatives en ligne et ça me donne l'impression d'être inutile parce que je ne peux rien faire. En fait, j'ai le sentiment

d'avoir moins de temps qu'avant. »

Heureusement, les traducteurs ne souffrent pas tous de ce « blocage ». Un collègue m'a dit : « Malgré tout, je traduis. Je n'arrête jamais. La



*Alice dans le terrier (dans Lewis Carroll's Alice's Adventures in Wonderland, Cassell and Co. 1907).
Illustrator: Charles Robinson*



Eva Valvo, traductrice du danois et du norvégien vers l'italien, est membre du conseil d'administration de Strade, l'association italienne des traducteurs littéraires.

Eva Valvo
Photo: Peter Ciaccio

traduction est ma seule fenêtre, le seul horizon qui nous soit ouvert à tous. Je suis sûr qu'au final, c'est ça qui nous guérira. Comme toujours. »

« **La traduction est ma seule fenêtre, le seul horizon qui nous soit ouvert à tous** »

Si nous avons un enseignement à tirer de ce choc collectif, c'est peut-être que nous devons chérir le temps dont nous disposons et que la traduction littéraire, comme toute activité de création, demande du temps et du soin. Nous sommes habitués à rendre nos travaux en urgence, à courir d'un salon du livre à l'autre, mais nous ne devons pas oublier ce qui constitue l'essentiel de

notre tâche : la création d'une littérature mondiale qui puisse guérir les esprits, même dans les périodes critiques.

Les mots ont le pouvoir de guérir. C'est ainsi que le CEATL et ses membres italiens, Strade et l'Association italienne des traducteurs et des interprètes (AITI), la Fédération internationale des traducteurs (FIT) et la Foire du livre de jeunesse de Bologne ont encouragé un projet de traduction en une trentaine de langues d'un poème sur le Coronavirus de l'écrivain italien Roberto Piumini. Ce message d'espoir est accessible sur le site de [l'édition spéciale](#) en ligne la Foire de Bologne:

*Car les mots sont des présents
ce sont des graines à lancer,
de bonnes graines, portées par le vent,
à ceux que nous voulons aimer.*

(« Qu'y a-t-il dans l'air, qui vole ? »
de Roberto Piumini, traduit de
l'italien par Lucie Moreno)

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

NOUVELLES D'EUROPE : SERBIE

La protection des droits des traducteurs

Vladimir D. Janković

L'Association des Traducteurs Littéraires de Serbie (*Udruženje književnih prevodilaca Srbije – UKPS*) fut fondée en 1951 à Belgrade, capitale de la Serbie et, à l'époque, de la Yougoslavie. L'ATLS fut dès l'origine, et durant les décennies suivantes, la principale association de traducteurs littéraires du pays. C'est à son initiative que fut établie en 1953 la Fédération des traducteurs littéraires de Yougoslavie. Son premier président, Živojin Simić, était alors président de l'ATLS. Cette fédération est ensuite devenue membre de la FIT (*Fédération Internationale des Traducteurs*).

L'Association des traducteurs littéraires de Serbie est une organisation commerciale à but non lucratif dont les principaux objectifs sont la promotion de la traduction littéraire, la protection et la représentation des traducteurs littéraires et de leurs droits d'auteur, ainsi que l'échange d'expériences, l'établissement et le développement de liens avec les cultures et les traducteurs d'autres nations.

Les défis du changement

L'ATLS, qui est depuis le début des

années 1990 confrontée à la fois à des circonstances économiques extrêmement difficiles et à des conditions sociales défavorables, a vu son rôle et son travail devenir non seulement plus délicats mais aussi plus importants et donc plus visibles. L'effondrement du système de valeurs a entraîné une détérioration radicale de l'environnement dans lequel vivent et travaillent tous les artistes, parmi eux les traducteurs littéraires, aggravant par là même leur position. Une position qui devrait pourtant être garantie par des textes de loi au niveau tant national qu'international, définissant les droits et les obligations des traducteurs littéraires.

Institution avant tout orientée sur la protection des droits de ses membres, mais aussi des autres traducteurs littéraires, non adhérents, notre association se montre également vigilante sur le traitement des traducteurs littéraires dans les médias. Malheureusement, il n'est pas inhabituel que les noms et l'intégrité créative des traducteurs littéraires soient tout à fait ignorés dans les médias. Dans ces milieux, certains professionnels ont



Vladimir D. Janković est un traducteur littéraire, poète et essayiste serbe, vice-président de l'ATLS/UKPS. Il a publié plus de 200 traductions littéraires, parmi lesquelles 95 romans, traduits du français ou de l'anglais vers le serbe. Janković est l'auteur de quatre recueils de poésie et de plus de 500 poèmes, essais, nouvelles et articles de presse. Parmi ses traductions, on trouve des œuvres de Michel Houellebecq, Hilary Mantel, Frédéric Beigbeder, T. Coraghessan Boyle, Ann Enright, Jean-Michel Guénassia et Leïla Slimani.

Vladimir D. Janković
Photo: Ksenija Vlatković

tendance à négliger l'art et l'importance de la traduction littéraire – l'ATLS, régulièrement en butte aux conséquences de cette attitude incorrecte, tente d'y remédier par des mesures appropriées.

Édition et rencontres

Aujourd'hui, l'association compte environ 350 membres. Malgré de nombreuses difficultés, elle poursuit ses activités d'édition et est reconnue pour son prestigieux magazine de traduction littéraire *Mostovi* (Ponts), auquel s'ajoute le *Bulletin de l'ATLS*, publication régulière réunissant les dernières informations concernant les activités de l'association.

Parmi les autres actions récurrentes de l'ATLS, les traditionnelles « Rencontres des traducteurs de Belgrade » (*Beogradski prevodilački susreti, BEPS*) sont particulièrement importantes ; chaque année elles réunissent des traducteurs distingués et des slavistes venus d'Europe et du monde entier. L'ATLS organise aussi une table ronde – le Salon des Traducteurs. Lors de ces rassemblements sont présentés, au grand public comme aux professionnels, le travail de

traducteurs littéraires renommés et les projets de traduction exceptionnels.

Sous les auspices de l'ATLS, et avec sa collaboration, de nombreux prix prestigieux sont remis dans le domaine de la traduction littéraire. Les plus importants sont ceux au nom des célèbres Miloš N. Djurić, Branko Jelić, Radoje Tatić, Jovan Maksimović, Ljubiša Rajić, Mihajlo Djordjević, ainsi qu'une récompense pour l'ensemble d'une œuvre.

Les instances dirigeantes de l'ATLS consistent en un Comité de direction, et une série de comités dédiés à la Coopération internationale, aux Rencontres de traducteurs de Belgrade (BEPS), aux statuts, ainsi qu'un comité de surveillance et un comité d'éthique. Depuis janvier 2018, les postes principaux du Comité de direction sont occupés par Duško Paunković (Président), Vladimir D. Janković (Vice-Président) et Neda Nikolić Bobić (Secrétaire Générale).

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère

MON DICTIONNAIRE ET MOI

Le dictionnaire qui donne et qui reçoit

Tuncay Birkan

Depuis trente ans, je traduis ou publie des livres, principalement dans les domaines des sciences sociales et des lettres. Autrement dit, je suis traducteur et éditeur, cette dernière profession requérant en Turquie un « profil » plutôt élastique. En effet, le poste exige d'accomplir à peu près tout ce qu'il y a à faire au sein d'une maison d'édition. D'abord, il faut découvrir des livres à publier dans une pile d'ouvrages ou dans une montagne de catalogues. Une fois un choix de titres établi, on cherche les traducteurs ad hoc. Le job consiste aussi à écrire ou à téléphoner auxdits traducteurs ainsi qu'à des maisons d'édition partout dans le monde. Cependant, aux yeux de l'éditeur turc moyen, il ne s'agit là que d'à-côtés, dont aucun ne mérite l'insigne qualification de « travail » ni la rémunération correcte qui en découle ! En fait, pour justifier sa paie, il faut réviser autant de traductions que possible. Le reste, on n'a qu'à s'en occuper à un autre moment... une fois rentré chez soi, de préférence.

J'en ai révisé, des livres ! Certains en avaient tellement besoin qu'outre la bonne cinquantaine de titres

officiellement traduits de ma main, j'ai à mon actif nombre de traductions « secrètes », signées par d'autres. Par chance, cette comédie, limitée pour l'essentiel à mes premières années de carrière, a pris fin quand je me suis mis à travailler avec des traducteurs plus compétents, que je choisissais moi-même. J'ai dès lors cessé de passer le plus clair de mon temps à résoudre des points élémentaires de syntaxe turque et/ou à décoder les subtilités d'un anglais recherché. Ces tâches sont d'ailleurs le lot de tout éditeur, en toutes langues. Mais j'ai continué à rencontrer une difficulté spécifique au contexte turc : celle qui consiste à trouver l'équivalent exact des concepts présents dans les textes source. L'aptitude des traducteurs n'était pas ou guère en cause. Le problème tenait aux vicissitudes de l'histoire politique turque.

La langue, organe politiquement sensible

Cela vous semble incroyable ?

Et pourtant ! Je résume : au début des années 1930, la jeune république turque rompit avec son passé ottoman et s'engagea, pour reprendre les termes

d'Auerbach, dans « un nationalisme fanatiquement antitraditionnel, un rejet de tout héritage mahométan et une relation fantasmée à une identité turque originelle ». De cette obsession naquit une « novlangue » car, devenus suspects, presque tous les mots empruntés depuis plus de mille ans au perse et à l'arabe devaient céder la place à d'autres, « purement turcs », pour la plupart créés de toutes pièces et du jour au lendemain.

Bien entendu, l'entreprise s'avéra moins aisée que le pouvoir l'escomptait. Une bonne partie de l'intelligentsia dut adopter une posture ambivalente : si elle applaudit la politique hardie du régime (la presse s'efforça un temps d'utiliser ces mots fabriqués de frais), elle comprit vite qu'il était impossible d'écrire de manière compréhensible à l'aide de ce seul vocabulaire. Les intellectuels, bien qu'en majorité sincères partisans du gouvernement, résistèrent à la règle imposée, tout en s'abstenant avec sagesse de créer des remous. Ceux d'entre eux qui participaient à telle ou telle commission officielle produisirent d'ailleurs un ensemble de dictionnaires et glossaires regroupant les termes homologués par les autorités. Largement employés dans les établissements scolaires, ces mots émaillaient en outre – et c'est ce qui nous intéresse en particulier ici – les traductions de classiques occidentaux publiées dans les années 1940 par le ministère de l'Éducation.

En fait, après la mort d'Atatürk en 1938, la langue, organe politiquement sensible, et les problèmes de terminologie firent l'objet de vifs débats dans les journaux. Alors qu'après des années

la polémique s'apaisait enfin, le Parti démocrate (DP, Demokrat Parti), arrivé au pouvoir en 1950, bouleversa cet équilibre relatif. Ses « intellectuels organiques » et revanchards bannirent quasi systématiquement les nouveaux mots et adoptèrent un style ottoman si précieux que les nouvelles générations le comprenaient à peine. Pendant la décennie où le DP resta au pouvoir, les intellectuels d'extrême-gauche subirent des pressions et critiques telles que, lors du coup d'État qui renversa le parti en 1960, une majorité d'entre eux applaudit au putsch.

« La plupart des mots de la langue turque furent marqués par une surdose de signification politique »

De 1960 jusqu'au début des années 1990, la plupart des mots de la langue turque furent marqués par une surdose de signification politique. L'opinion générale voulait qu'une origine perse ou arabe soit étiquetée de droite, tandis que, curieuse ironie de l'histoire, on associait les « purs turcs » à la gauche. À l'écrit, traduction comprise, et même à l'oral, on évitait d'employer le lexique du camp d'en face. Née d'un passé douloureux, cette rigidité

irrationnelle, confinant à l'absurde, ne commença à s'assouplir qu'autour de 1990. Aujourd'hui encore, des critiques vous reprocheront d'utiliser les deux catégories de mots dans une traduction. Dieu merci, c'est une minorité !

Le dictionnaire qui donne et qui reçoit

Le fait est que dans ces années-là, on publia selon cette ligne de nombreux dictionnaires spécialisés en philosophie, sociologie, psychologie et divers autres domaines. Le traducteur devait y puiser avec circonspection, car dans ces ouvrages, certains mots n'avaient pas cours, même dans les cercles « puristes », tandis que d'autres avaient perdu depuis des lustres toute intelligibilité pour les intellectuels de droite ! Dans un cas comme dans l'autre, ces termes à faible teneur communicante risquaient fort de rendre inaccessibles les œuvres de notre catalogue, déjà difficiles en soi. De plus, à user à tout prix de tels mots, on en venait parfois à malmener la syntaxe turque au point de produire des phrases monstrueuses.

C'est pour pallier ces inconvénients que je me mis à élaborer mon dictionnaire. Mon but était d'indiquer aux traducteurs et traductrices avec lesquels je travaillais, jeunes pour la plupart, si les termes qu'ils trouvaient dans tel ou tel autre dictionnaire étaient toujours en usage. Par exemple, *başsızcı* (littéralement, « qui refuse les chefs »), pouvait à leurs yeux rendre le mot « anarchiste », alors que nul ne l'employait hormis son « inventeur » ! Même ma grand-mère disait simplement *anarşist*. Dans sa version d'origine, mon dictionnaire soulignait *başsızcı* et autres mots de la sorte.

Un jeune traducteur trouvait aussi dans les dictionnaires de l'époque des entrées telles que *ekin* (« culture »), *ulam* (« catégorie »), *edimci* (« acteur ») ou *bulunç* (« conscience »), que les puristes s'obstinèrent longtemps à prescrire, malgré l'insuccès de ces mots à s'intégrer dans la langue courante. Je préconisais plutôt *kültür*, *kategori*, *aktör* et *vicdan*, compris du plus grand nombre.

Pour replacer certaines entrées dans un contexte, je les complétais par des sources entre parenthèses, comme par exemple : « bricolage : *yaptakçılık* (Lévi-Strauss) » ou « estrangement : *yadırgatma* (formalisme russe) ».



Il faut se méfier des mots, Ben, installation murale, Paris
Photo: Ros Schwartz



Tuncay Birkan, traducteur de l'anglais et éditeur, a traduit près de cinquante livres dans les domaines des sciences sociales et des lettres. Éditeur chez Ayrıntı (1992-1996) et Metis (2004-2017), il est l'un des fondateurs et le premier président (2006-2008) de ÇEVİRİ, l'Association des traducteurs turcs. Ses essais politiques et littéraires ont paru dans différents organes de presse ou sites web. En 2019, il a publié son livre *Dünya ile Devlet Arasında Türk Muharriri. 1930-1960* (« L'Auteur turc entre le monde et l'État. 1930-1960 »).

Tuncay Birkan
Photo: Aslı Biçen

Cependant, il restait encore à trouver pour de nombreux concepts des équivalents turcs plus satisfaisants. Je signalais ces lacunes par des « ?? » et invitais les utilisateurs à proposer de tels mots. D'où, pour cet ouvrage donneur-receveur, le titre de *Dictionnaire à compléter* !

« **La plupart des mots de la langue turque furent marqués par une surdose de signification politique** »

C'est ainsi qu'à partir de 1995 environ, un grand nombre de contributeurs apportèrent leur écot à cet humble dictionnaire. Ce fut particulièrement le cas dans les années 2000, moment où nous, traductrices et traducteurs, envisageâmes de fonder une association de défense de nos droits. Nos échanges portant également sur des questions de terminologie, le « donneur-receveur » absorba alors plus de contributions que jamais ! Depuis dix ans, il ne s'augmente plus que d'apports limités, une stabilité et un consensus relatifs ayant peu à peu atténué l'urgence du problème terminologique. Rétrospectivement, j'aime à croire que mes efforts, ô combien insuffisants dans ce vaste domaine qu'est la lexicographie, auront modestement contribué à cette stabilisation. C'est pourquoi j'ai sur ce dictionnaire un avis quelque peu partial !

Traduit de l'anglais par Marie-Christine Guyon

La clic-liste du CEATL

Liens vers le monde de la traduction

Traducteurs littéraires européens et Covid-19

Le Covid-19 ayant contraint la plupart des pays d'Europe au confinement, et le CEATL ayant dû annuler son Assemblée générale annuelle physique, qui devait avoir lieu en mai à Bruxelles, la page Actualités de notre site a compilé des réactions de traducteurs de toute l'Europe sur la manière dont la crise sanitaire a affecté leurs conditions de travail. [Cliquez ici](#) pour lire un tour d'horizon contenant

des informations étonnantes et des idées pour aider les consœurs et confrères vulnérables.

Yiddish: Seven lives moving between languages and countries

Nurith Aviv est une des rares réalisatrices ayant choisi le langage comme sujet de documentaires. Après sa trilogie sur différents aspects de l'hébreu (et notamment *Traduire*, un film inspiré sur la traduction de l'hébreu vers les autres langues), Aviv a récemment sorti



Image de la bande-annonce de *Yiddish*

Source: <https://www.youtube.com/watch?v=4NcBeIGAnBw>

un nouveau documentaire : *Yiddish*. Sept jeunes y parlent de leur amour pour la poésie d'avant-garde en yiddish de l'entre-deux-guerres, et montrent les mouvements de leurs vies entre les pays et les langues. [Voir la bande-annonce](#).

Les traducteurs sauvant le monde

Olga Tokarczuk, prix Nobel de littérature 2018, a publié son discours d'acceptation avec son essai 'Wie Übersetzer die Welt retten' (« *Comment les traducteurs sauvent le monde* »). Le livre est publié par la maison suisse [Kampa Verlag](#).

Base de données internationale des livres traduits

L'Index Translationum de l'UNESCO est une bibliographie internationale de traductions de fiction et de non-fiction. Créée en 1932, la base de données contient des informations bibliographiques cumulatives sur les traductions publiées sous forme de livres dans une centaine d'États membres de l'UNESCO entre 1979 et 2009. [La base](#), qui dépend des mises à jour des pays membres, peut fournir des informations intéressantes. Pour des analyses sur les statistiques de cette base de données, voir par exemple [celle-ci](#), par Literature across Frontiers.

Traduit de l'anglais par Valérie Le Plouhinec



Olga Tokarczuk, 2017
Photo: Martin Kraft, (CC BY-SA 3.0)

Mentions légales

Contrepoint. La revue européenne des traducteurs littéraires du CEATL est une publication en ligne du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL), qui compte deux numéros par an en anglais et en français.

Comité de rédaction :	Hanneke van der Heijden Anne Larchet Juliane Wammen
Coordination de l'édition en français :	Valérie Le Plouhinec
Lecture-corrrection en anglais :	Penelope Eades-Alvarez
Lecture-corrrection en français :	Valérie Le Plouhinec
Mise en page :	Róisín Ryan roryan.com
Webmestre :	David Kiš
Distribution :	Valérie Le Plouhinec

Suggestions et commentaires peuvent être envoyés par courrier électronique à editors@ceatl.eu

Pour s'abonner, [cliquer ici](#).
Pour se désabonner, [cliquer ici](#).

La rédaction se réserve le droit d'éditer tout matériau qui lui serait proposé. Les opinions exprimées dans *Contrepoint* ne reflètent pas nécessairement la position officielle du CEATL. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Le CEATL, *Contrepoint* et leurs représentants n'assument aucune responsabilité collective ni individuelle pour les services d'agences ou de personnes qui feraient paraître annonces ou publicités dans les pages de cette publication. Notre bonne foi ne s'accompagne d'aucune garantie tacite ou implicite.